

L'Enfer Bolcheviste

LES FUSILLADES DE PROSKOUROW D'APRES LE JOURNAL D'UN TEMPLAIRE OCULAIRE.

Certains journaux dits français persistant contre toute évidence à nous dépeindre le bolchevisme sous de faibles couleurs, il n'est pas inutile de disposer une fois de plus à ces éblouissements, les récits documentés de témoins oculaires et dignes de foi.

aux fusillades de Proskourow. Nous lui avons promis de faire son nom pour ne point exposer à de fâcheuses représailles sa famille demeurée en Russie, mais ce nom, que nous pourrions produire s'il le fallait, est celui d'un valeureux ami de notre pays, allié, qui plus est, à une famille parisienne bien connue.

Tout alla bien, tant que la municipalité au pouvoir fut constituée d'éléments modérés. Mais, retenez ce fait—des que l'administration de la ville passa aux mains des socialistes, les choses commencèrent à se gâter, les sages du parti ayant été presque aussitôt débordés par les théoriciens de l'anarchie.

Le 16 février.—Je suis éveillé ce matin par le crépitement des fusils et des mitrailleuses. Il est 9 heures. Je m'habille et sors. Ça et là, des jeunes gens—israélites pour la plupart—regardent, impassibles, passer sur les trottoirs des hommes portant chacun plusieurs fusils évidemment pris à la garde civique. Tous les magasins sont fermés. C'est lugubre. J'apprends que la fusillade a commencé à 4 heures du matin et qu'il est arrivé un contingent on ne sait de quelles troupes qu'il finit de sa-

gnier au bolchevisme la division Zaporogski, jusqu'alors hostile au terrorisme. La fusillade continue au loin toute la matinée, entrecoupée d'explosions de grenades à main. A 2 heures, je suis au coin des rues Alexandre et de la Pharmacie, centre de la ville. Il y a foule. On parle bas. Venant de la gare, une masse d'hommes, indistincte encore, approche. Des ouvriers, dit-on, mais on commence à se cacher sur les injonctions impérieuses du chef de la police.

Peu à peu, la colonne lointaine devient plus distincte. Ce ne sont pas des ouvriers, mais bien des soldats qui marchent lentement, comme hésitants. J'entre dans un café polonais du carrefour, qu'éclairaient de grandes balles aux barreaux de fer solides. Les soldats arrivent, font face à la maison et l'enceignent méthodiquement. Je tente de sortir, ils me retiennent. Coup sûr coup, j'entends trois explosions de grenades. La fusillade a cessé. Puis des cris affreux montent de la cour et le cafetier, pâle et tremblant, paraît, qui me jette ces mots:

« Tu n'as rien de mieux, ne sors pas, tu n'as rien dans ta cour! » Il disparaît. Un enfant de treize ans au visage, les yeux exorbités, qui se cache sans mot dire dans un coin. J'aperçois alors, sortant de l'immeuble, trois soldats dont l'un essaye sans succès de sauter au pan de sa capote.

FAITES TAIRE "LES GROSSES VOIX" EN VOTANT POUR PARKER



Par JAMES J. A. FORTIER.

L'amour de la liberté individuelle a toujours été un des principaux caractéristiques du peuple français dans toutes les périodes de son histoire, depuis les jours de Vercingétorix, quand ce vaillant Gaulois résistait aux agressions de César. La même caractéristique, à peu près dix-sept siècles et quatre-vingt-neuf ans après, était encore si manifeste et vivante qu'il causa l'établissement de la première réelle démocratie en Europe—et de nos jours les victoires de la Marne.

La population française de la Nouvelle-Orléans, les Créoles de la Louisiane, ont hérité non seulement les belles manières sociables de leurs ancêtres français, mais ont toujours été remplis du même amour pour la liberté individuelle—liberté de la pensée, liberté des croyances religieuses, liberté dans les affaires politiques. On trouve parfois des gens qui combent le genou devant l'autocratie politique, mais les descendants de la "vieille race," comme classe, n'ont jamais été influencés par aucun contrôle ou aucune intimidation politique. Une étude des grands efforts faits pour étouffer les Grosses Voix de la politique démontre que les Créoles et la population en Louisiane parlant le français sont toujours restés fermes, presque à l'unanimité, pour les principes de la liberté individuelle en matières politiques.

M. John M. Parker est un exemple de l'indépendance politique et la personification de cette liberté individuelle si chère au peuple de la Louisiane, dont la civilisation et leur manière de vivre ont été beaucoup influencées et affectées par le génie et la pensée des fondateurs de la Louisiane et ceux qui vinrent de France plus tard pour peupler le pays et apporter sur son sol le même esprit d'amour pour la liberté individuelle.

Il n'y a pas de juste-milieu.—M. Parker est la plus grande force politique individuelle de tout le Sud. Il occupe en Louisiane une position d'importance unique par son exemple et ses hautes dispositions patriotiques. Il a spécialement inspiré aux jeunes gens de la Louisiane, à un haut degré, les responsabilités et devoirs civils et politiques par ses courageuses et constantes attaques contre ceux qui voudraient détruire l'amour de la liberté individuelle.

Ceux qui veulent étouffer la Grande Voix d'un gouvernement de politique sournoise—le plus grand crime du système politique de la Nouvelle-Orléans—

Se Feroient un Devoir de Voter pour JOHN M. PARKER

car vraiment il est l'apôtre de la réforme.—Advt.

Le caféier revient. La cour, ne peut plus être de cadavres. Des soldats s'efforcent de regarder à travers les barreaux de la balie. Je me cache derrière le compteur. L'incident se termine plus tard, un cortège de soldats, gardant toujours les armes de côté, se voit surgir de la place du Marché deux matrasés remuant un cercueil. Deux du cortège jettent un regard. Ils poussent vers moi, se penchent et se retiennent vivement. Les hommes du détachement se précipitent le savoir d'un sur le ciel, qui, pourtant les jette à sa débilité, dans la direction de mon café. Mais le son d'une sape provient de l'entrée, des soldats français volent en l'air et l'homme, bondissant, s'efforce de se précipiter en arrière.

De nouveaux prisonniers arrivent sur la place du Marché. Ils ont assisté à la scène. Des soldats courrent à eux, les saignent à leur tour. Les malheureux, contant, puis au bout de dix pas tombent dans la neige, qu'on pourrait dire de nouveaux prisonniers de sang.

Les soldats à cette vue ne se possèdent plus. Ils parlent de leurs camarades les agonisants dont les cris sont tels que ce me feroient les oreilles pour ne pas entendre. A ce moment, je cris devenu fou.

Le cadavre de massacre continue. Un cercueil, sorte de grand, qui vient de s'élever au-dessus sur la tête, trouve encore la force de dire:

Mais pourquoi? Deux coups de pointe dans le dos pour l'acte odieux. Il court, le pant sa tête sa deux mains. Des cavaliers l'achèvent à coups de lance.

La nuit tombe. Des groupes de foules se forment. Sur les trottoirs, des lanternes regardent les cadavres en éclairant des passantes.

Les massacres durèrent quatre jours et quatre nuits. Le Génie qui y échappa par miracle, compte encore qu'il vit, le lendemain, sur la place du Marché un amoncellement d'environ 800 cadavres dont certains avaient la cervelle dévorée par des chiens et des cochons.

Au total un compte de trois à quatre mille morts, et un médecin attesta avoir, à lui seul, pansé 600 blessés, dont les mutilations dépassaient un horizon tout ce qu'il avait vu sur le front.

A noter que tous ces massacres se produisirent sans pillage d'aucune sorte. Il s'agissait uniquement de terroriser et d'exterminer la classe bourgeoise, pas autre chose. En sortant de la cour d'un hôtel où ils venaient de massacrer toute une famille: père, mère, deux garçons et quatre jeunes filles, des soldats croquaient des pommes, en riant.

Si on Avait Laissé Aller le Général Nivelles.

Sur l'offensive franco-britannique d'avril 1917 le maréchal Foch, dit la "Liberté", a eu à exprimer une première fois son opinion dans le rapport de la commission militaire d'enquête chargée d'en connaître. Jusqu'à ce jour, cet avis est demeuré confidentiel. Nous en dénichons ce passage décisif:

« Si l'ons les résultats obtenus n'ont pas été atteints—le livre de documentation du commandant de Cleroux nous en apprend les causes—il n'en est pas moins vrai qu'elle a constitué un réel succès pour nos armes. Sous la menace de sa préparation, l'ennemi avait refusé le combat sur une partie de son front et avait évacué 2000 kilomètres carrés de terrain, libérant ainsi la quatrième partie du territoire envahi. Quant à l'attaque elle-même, elle avait procuré 55 mille prisonniers, 800 canons, 1000 mitrailleuses. — En outre de ces résultats matériels et grâce à l'usage rapide des réserves

canonnières, l'offensive avait dégagé le front italien du Trentin, le baron de la part russe de tout danger et avait mis l'initiative des opérations dans nos mains.

Tout récemment, le maréchal Foch a eu l'occasion d'en dire à nouveau son sentiment. C'était au cours de la visite que fit à la Belgique le président de la République. A la table du roi, un jour, on vint à parler de Verdun et du grand choc qui termina cette longue bataille de dix mois par les victoires des 25 octobre et 15 décembre, le général Nivelles. On connaît par un rapport de notre mission militaire publié en 1917, par M. Berenger, au nom de la commission de l'armée du Sinat, un journal qu'Albert Der lieutenant en grand estime, confiance et amitié ce soldat éminent que de magnifiques services avaient élevés au premier rang et que Painlevé honora de sa liaison. Le souverain ne ménagea donc pas les expressions de sa sympathie pour Nivelles. Tous ses hôtes s'associèrent à ses éloges. Après le repas, dans le wagon royal, la conversation continua sur l'offensive de 1917.

« Si, conclut Foch, on avait alors laissé aller Nivelles, le territoire pouvait être libéré seize mois plus tôt. — On savait bien déjà que l'illustre soldat qui, en mars 1918, répondant à l'appel clairvoyant de Clemenceau,

prenait, dans des circonstances tragiques, avec une abnégation sublime, la lourde tâche de pourvoir à une situation presque désespérée, résultat de la politique de guerre de Painlevé, que le glorieux vainqueur de la Ferro-Champenoise, de l'Yser, de la Somme, de la seconde bataille de la Marne, de l'Aisne et de Cambrai, avait le caractère ferme et le cœur haut placé. La France et ses alliés ne lui témoignent pas que de l'admiration pour son génie et de la reconnaissance pour des services qui furent, et sont encore incomparables, les gouvernements et les peuples aiment en lui une âme virile et pure. Mais cet hommage à un camarade est un des plus beaux traits que doive conserver à jamais l'histoire. — Il n'est pas seulement à l'honneur de Nivelles et à la confusion de Painlevé. — Il nous met, pour un instant, bien au-dessus des vicieuses et des bassesses de l'heure, dans les sereines régions du désintéressement et de la grandeur morale; il est une leçon de mansuétude digne de Plutarque ou de Cornélius; c'est pourquoi il doit être connu.

En fin de compte de deux personnes: l'une belge, l'autre française, dans l'oubliage même du roi et me la rappelle; je me le suis fait, ces jours-ci, confier par l'un des Français présents.

Menge Marine Hardware & Supply Co. INCORPORÉE FOURNISSEURS DE NAVIRES 218-232 rue Canal, "Menge Block" Nouvelle-Orléans, Inc., U. S. A. Fourniture du Pont, des Machines et des Cabines, Provisions. Phones—Main 861-862

James J. Reiss Co. (Pas Incorporée) CONFISEURS EN GROS Agents Distributeurs des Chocolats "Lowney" Nos. 417-423 Rue Decatur Nouvelle-Orléans, Lne.

Isidore Newman et Fils Banquiers et Courtiers 212 RUE CARONDELET NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

MOULIN A RIZ PARFAIT RICKERT'S RICE MILLS The Fancy Head Rice Mills NOUS FAISONS UNE "SPECIALITE" DE TOUT CE QUI EST MEILLEUR EN FAIT DE "RIZ." NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

COMPLIMENTS DE STAUFFER-ESHLEMAN CIE.